

Inter
Art actuel



Inet 96

Internet à la croisée des chemins — néocolonisation dans le cyberspace ou terrain de résistance

Bernard Schütze

Number 66, 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46421ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Schütze, B. (1996). Review of [Inet 96 : internet à la croisée des chemins — néocolonisation dans le cyberspace ou terrain de résistance]. *Inter*, (66), 59–60.

Tous droits réservés © Les Éditions Intervention, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

BLOIS, MUSÉE DE L'OBJET

Charles DREYFUS

Blois, ville des coïncidences les plus heureuses, avait déjà pu réunir Léonardo (on peut toujours admirer le délicieux escalier du château), l'abbé GRÉGOIRE (président de l'Assemblée nationale en 1791 et évêque de Blois pendant la Terreur – fondateur du Conservatoire des arts et métiers), Jean Eugène ROBERT-HOUDIN (horloger blésois, le magicien de la magie moderne – promoteur du Théâtre des soirées fantastiques dont MÉLIÈS fut le dernier directeur) et le *Poisson soluble* (dont la préface deviendra quelques mois plus tard le *Manifeste du surréalisme* – en mai 1924 les futurs surréalistes BRETON, ARAGON, VITRAC et MORICE désignent au hasard Blois comme épicerie d'une marche initiatique suite à un jeu de mots du même acabit que celui qui poursuit l'actuel maire, ancien ministre de la Culture, LANG de Blois – faut-il rappeler que le premier théâtre de la magie de ROBERT-HOUDIN se tenait rue de Valois, celle du ministère de la Culture ?).

Le Musée de l'Objet est de fait la collection d'Éric FABRE prêtée pour quinze ans ; on y retrouve les principaux artistes qu'il défend en particulier grâce à la Galerie de Paris, ouverte il y a plus de vingt ans (HAINS, ISOU, PRÉSENCE PANCHOUNETTE, PAIK, etc.). Une guillotine révolutionnaire trône à l'entrée, « première sculpture moderne » selon Blaise CENDRARS ; puis les références incontournables qui perdurent toujours : DUCHAMP (*Ready-made*), BRETON (*Objet trouvé*), DALI (*Objet à fonctionnement symbolique*).

Les choix d'Éric FABRE passent par l'intelligence plus que par la mode. On retrouve ceux qui ont compté et ceux qui compteront toujours malgré tout : les AGULLO, les BRAU, les DUFRÈNE, les WOLMAN.

La limite entre l'objet, l'objet d'art et l'œuvre d'art est bien mince. On retrouve par exemple les mêmes noms chez le réfléchi FABRE et chez le branché Dakis JOANNOU : ACCONCI, ARMAN, ARMLEDER, KOSUTH. J'aime le non-sens insipide de l'interview entre Jeff KOONS et JOANNOU, ce dernier énonçant son esthétique comme passionnée et de couleur blanche puisque la passion, comme tout le monde le sait, arbore cette couleur. Mais je préfère encore la démarche de FABRE cherchant à rassembler les morceaux de bravoure, la crème de la crème des bravoures.

DUCHAMP a déjà dit qu'un collectionneur est un artiste au carré. Explorateur au carré, inventeur au carré dans le mariage des choses de l'art aux concepts de l'art, en s'intéressant aux activités vitales très souvent souterraines, Éric FABRE nous ravit. Par sa patte, il nous confond avec un BAQUIÉ, *Situation du vent III* (1983), d'une grande sensibilité, comme le RAYSSE de 1960, *Étalage, hygiène de la vision*, des objets certes, mais quels objets... •

Musée de l'Objet
6, rue Franciade
41000 Blois, France
Tél. : (011 33) 54.78.87.26.

INET 96 :

INTERNET À LA CROISÉE DES CHEMINS : NÉOCOLONISATION DANS LE CYBERESPACE OU TERRAIN DE RÉSISTANCE

Bernard SCHÜTZE

INET 96 à Montréal, c'était le grand rassemblement international de la plus importante société consacrée au développement du réseau Internet. Immense rencontre avec près de 4 000 participants inscrits, comparativement aux 1 500 de la rencontre précédente à Honolulu. L'envergure de l'événement était pleinement à l'image du phénomène Internet, avec des gens venus des quatre coins de la terre et représentant plus de 150 nationalités pour discuter surtout des aspects techniques du réseau, mais aussi d'aspects pédagogiques, sociaux et politiques. Tout ce monde était réuni en chair et en os pour faire le point sur un médium qui se moque de la présence physique. Le Palais des congrès, avec sa charmante esthétique d'aéroport de n'importe d'où, était l'endroit parfait pour cette foule venue discuter d'une seule chose – Internet.

À part les conférences, il y avait la salle des exposants, tous des géants dans le domaine, et une espèce de cybercave regroupant un millier d'ordinateurs tous branchés sur le réseau. Dans une énorme salle kafkaïenne, ces machines, atrocement disposées dans des ghettos selon les marques, IBM, Mac ou Silicon Graphics, invitaient les congressistes à « surfer », seuls. Tous ces athlètes de la désincarnation semblaient plus à l'aise devant leurs ordinateurs que dans des interactions humaines (à quoi bon alors se rencontrer dans un lieu physique ?). Pourquoi pas une belle salle agréable, où l'on inviterait les internautes à se toucher les uns les autres ? Non, décidément la préférence était pour la partouze à octets et mégabits sur le Net ; c'est quand même bizarre. Malgré tout les gens se parlaient quand même, surtout lors des conférences.

Se rassembler aujourd'hui autour de quelque chose d'aussi vaste et fluide qu'Internet, c'est un peu comme essayer de faire un congrès sur l'état du monde. Chose qui fut en quelque sorte faite à travers les quelque 200 conférences présentées au cours des trois jours. Regroupées autour de la thématique Internet : inventer aujourd'hui la société de demain, les conférences abordaient une vaste gamme de sujets : informatique et télécommunications, management et affaires, médecine, pédagogie, cryptographie, politique et développement. Avec une telle diversité de points de vue et d'intérêts il y avait des tendances souvent complètement opposées. Pour les uns, Internet c'est le nouvel Eldorado électronique qui provoque une ruée vers l'or, pour les autres c'est un instrument de démocratisation et de rapprochement global, pour d'autres encore, c'est l'ultime chance de la révolution, etc. Après avoir assisté à quelques conférences dans les divers blocs thématiques (en suivant une méthode d'« hyperconférence » – un rapide déplacement du corps d'une salle de conférence à une autre dès que l'intérêt baisse), je me suis vite aperçu qu'il y a des divergences profondes dans la façon dont les gens perçoivent l'avenir d'Internet. Une donnée essentielle du congrès en tout cas, c'est la croissance exponentielle d'Internet dans les deux dernières années, croissance que nul n'avait prévue et devant laquelle plus personne ne semble oser faire des prévisions. Chose certaine, Internet est maintenant la proie de tout un ensemble de forces qui vont le transformer de fond en comble.

La grande croissance du secteur commercial et corporatif, l'intérêt des mass média et la présence des institutions étatiques sont en train de modifier un espace qui était antérieurement régi par des intérêts non commerciaux, basé sur une culture du partage et de la générosité. Ces aspects n'ont certes pas disparu, mais ils sont de moins en moins visibles dans cet océan d'informations nommé Internet. Pourtant, les gens issus de cette culture du partage – universitaires, chercheurs, activistes et radicaux – étaient là et ils faisaient beaucoup pour défendre leur vision du Net.

L'intérêt principal de ce colloque ne résidait pas dans les conférences prononcées, mais plutôt dans cette confrontation d'idéologies et de points de vue conflictuels dans un lieu et un temps uniques. Car Internet, c'est bel et bien une affaire qui est en train de modifier le monde, et la question

était justement de savoir comment, pour qui, à quel prix et avec quelles conséquences. Dans une salle on avait l'œil sur les affaires télématiques dans le tiers-monde, alors qu'à côté on expliquait qu'Internet a été un facteur déterminant de la lutte de résistance des zapatistes. On pouvait écouter un conférencier faisant l'éloge du néolibéralisme et des réseaux favorisant le libre-échange, tandis que dans une autre salle on dénonçait l'idéologie des technologies de l'information et cet engouement aveugle pour tout ce qui est « virtuel ». D'un côté il y avait ceux qui proposaient de censurer et de contrôler le Net pour nous protéger du terrorisme et la pornographie, tandis que pas loin de là, on montrait comment en faire un usage révolutionnaire.

L'époque d'Internet comme nouvelle frontière, comme espace ouvert, est bel et bien finie ; maintenant on assiste à la lutte entre les forces qui voudraient reterritorialiser le cyberspace en lui imposant la logique marchande dominante, et les forces qui voient le cyberspace comme un instrument de déterritorialisation permettant de bâtir sur des bases nouvelles. On ne pouvait que constater qu'il y a là deux visions globales de ce qu'Internet est et devrait devenir. L'une est issue du turbo-capitalisme, qui voit toute innovation dans le domaine de l'informatique et de la télématique comme une façon de réinjecter du sang neuf dans des cycles économiques de plus en plus en mal de renouvellement. C'est la vision de Bill GATES, du monde des affaires, mais aussi des économistes et des leaders politiques qui n'arrêtent pas de nous dire qu'Internet et la haute technologie vont être la locomotive d'une nouvelle prospérité à l'échelle globale. L'autre point de vue est caractérisé par une certaine euphorie dans la perception d'Internet comme agent de changement et de transformations. Ce point de vue est celui des groupes issus du courant cyberpunk et de l'Electronic Frontier Foundation, des activistes dans toute sorte de domaines, des créateurs et programmeurs, c'est-à-dire de ceux qui ont façonné le réseau jusqu'à maintenant. Il s'agit pour eux d'utiliser Internet à l'échelle globale pour tisser des liens de solidarité, faire des pressions et déjouer les monopoles du pouvoir en place. Ici Internet n'est pas perçu comme un impératif technologique, comme une cause déterminante, mais plutôt comme un instrument, un amplificateur de luttes et d'aspirations entre autres du monde non aligné. Cette opposition de points de vue

était très visible surtout dans les conférences consacrées aux sujets sociaux et politiques. La plus intéressante parmi celles-ci était la conférence *Les zapatistes et la structure électronique de la lutte*, donnée par Harry CLEAVER, professeur à l'université du Texas et vieux routier des cercles militants.

M. CLEAVER, qui a suivi la lutte des zapatistes dès le début, a présenté une analyse détaillée du rôle qu'Internet a joué et continue de jouer dans leur conflit avec l'État mexicain. Selon lui, les zapatistes ont réussi à tenir, malgré les tentatives d'écrasement de la part de l'armée et du gouvernement mexicain, grâce à leur capacité de faire entendre leur message et leurs revendications légitimes au Mexique et dans le monde entier. Le rôle qu'Internet a joué dans ce processus était primordial, car c'est par ce moyen que l'étouffement normalement pratiqué par une presse qui soutient les intérêts dominants a été contourné. La façon dont les messages des zapatistes ont été acheminés depuis la jungle du Chiapas jusqu'aux quatre coins du monde est en soi un exploit assez révélateur.

Évidemment retranchés dans la jungle, les zapatistes n'avaient pas accès à des ordinateurs ni à des branchements par satellites (après tout nous ne sommes pas ici dans une pub de IBM) ; les messages furent donc transportés par un messager qui a réussi à se faufiler à travers le blocus de l'armée pour acheminer les documents à des gens qui les ont ensuite diffusés sur le réseau. Une fois sur Internet, les revendications des zapatistes étaient entièrement disponibles et à l'abri des déformations et du filtrage de la presse traditionnelle. Des groupes de pression et des activistes à travers le monde ont alors imprimé et diffusé ces revendications jusqu'à ce que le gouvernement mexicain ne puisse plus agir sans se faire blâmer sur la scène internationale. Le gouvernement fut alors obligé de reculer et d'entreprendre des discussions avec les zapatistes, et ces négociations se poursuivent toujours.

En partant de cette expérience, Harry CLEAVER a montré les raisons pour lesquelles Internet avait été un facteur déterminant dans cette lutte : l'organisation des zapatistes à la base, avec un point de vue très articulé et des revendications tout à fait justifiées ; la réaction rapide aux messages zapatistes sur Internet – plusieurs groupes ont donné leur soutien parce qu'ils se trouvaient dans des situations semblables (des groupes autochtones, des écologistes, des ouvriers, etc.) ou par affinité idéologique –, ce qui a déclenché cette campagne de pression massive contre le gouvernement mexicain ; la captation des messages sur Internet et leur diffusion dans des médias traditionnels, soit des pamphlets, des revues, la presse et même la télévision, de sorte qu'on ne pouvait plus cacher la vérité ; et enfin la surprise et le désarmement du gouvernement face aux événements.

C'est en partant de ce dernier point que Harry CLEAVER nous a laissé savoir que les gouvernements, en particulier le gouvernement américain, sont en train d'étudier des moyens de contrecarrer les usages de la télématique jugés subversifs et dangereux pour la sécurité de l'État. Il a cité un texte de la CIA où on parle de « Netwar », une sorte de guerre des réseaux qui, contrairement à une lutte militaire, se passe entièrement dans une sphère informationnelle, où il faut

combattre l'ennemi par des stratégies et tactiques de circulation d'information. Pour Harry CLEAVER il est clair que cet appel à la guerre n'est pas de la science-fiction, et que si Internet continue d'être un instrument servant les intérêts légitimes des exclus de l'humanité, il va falloir être extrêmement vigilant, inventif, organisé et surtout rapide.

D'autres conférenciers se sont basés sur des observations plus théoriques sur Internet et la controverse entourant son avenir. Encore une fois, on faisait le constat qu'Internet, c'est à la fois un médium qui peut nous guider vers des alternatives au désordre actuel, et un médium dans lequel se perpétuent les mêmes logiques de domination et d'aliénation, de néocolonisation et de commercialisation mass-médiatiques. Les expériences comme celle des zapatistes démontrent, d'une part, qu'il y a un véritable potentiel de changement qui passe et peut passer par les réseaux, selon l'usage que l'on fait de ces réseaux, et d'autre part qu'Internet est de plus en plus colonisé par les intérêts commerciaux suivant une logique de maximisation des profits.

L'entrée en scène du World Wide Web (WWW) a largement contribué à modifier le paysage d'Internet, le faisant passer d'un modèle textuel et informationnel vers un modèle graphique et audiovisuel se prêtant plus facilement à une exploitation publicitaire... Le grand danger, c'est que même si Internet continue de véhiculer des messages capables d'entraîner de véritables changements, ces messages risquent d'être noyés dans un océan où les sites offrant le plus d'attrait multimédiatique (ceux nécessitant le plus de ressources et de sophistication technique) vont s'imposer. De plus, les grands médias sont déjà parfaitement placés pour faire la promotion de leurs sites par la pratique de l'affichage transmédiatique. C'est par leur nombre que les sites « divertissematiques » vont annuler les effets des sites véhiculant un contenu constructif. Pour le moment, rien n'est joué et ce congrès fut une excellente occasion de constater à quel point le terrain est en ce moment fluide et encore informe.

INET 96, quoique assez vaste dans la panoplie des sujets abordés, n'avait réservé aucune place aux arts et à la culture, lacune qui fut comblée par une journée de conférences/présentations données dans le cadre du MIM (*Marché international du multimédia*), qui se tenait parallèlement à l'INET. Dans l'ambiance infiniment plus agréable d'un café électronique du Vieux-Montréal, cette journée entière de discussions et de présentations d'artistes œuvrant dans le milieu des arts électroniques était une sorte de mini-ISEA. Je vais me limiter ici à faire un bref survol des présentations touchant plus précisément à Internet.

Comme pour les milieux des activistes et des groupes de pression, Internet est aussi un espace qui a connu beaucoup de succès dans les milieux artistiques, soit comme outil d'expression (le *Web-based art*), comme moyen de regroupement et d'organisation (les centres d'artistes qui se regroupent à travers le monde) ou comme lieu de diffusion (le nombre incroyable de galeries, musées et centres ayant un site Web). Si le WWW avec ses interfaces a largement contribué à rendre Internet intéressant pour les publicitaires, il offre aussi aux artistes une gamme de possibilités qui va certainement se développer de plus en plus. James

FELTER, un artiste canadien ayant œuvré surtout dans le domaine des timbres d'artistes, continue dans cette voie et dans celle de l'art postal en diffusant ses œuvres sur son site Web. Le New-Yorkais Phil SANDERS a présenté son site Web appelé *Wunderkammer*, une sorte de cabinet de curiosités où on se promène dans un appartement construit à partir d'éléments étranges de la culture kitsch américaine. Le site, comme tous les autres, était projeté sur grand écran, ce qui permettait à l'artiste de nous faire faire une visite en ligne. Ce site fait partie d'un réseau de centres d'artistes (Thing Net) de New York et d'ailleurs, qui se sont regroupés et qui offrent des passerelles à d'autres installations, des *Chat Rooms*, des archives et des collections. L'Américain John PORTER a présenté le site Web de Laurie ANDERSON, dont il est le concepteur, ainsi que d'autres sites faisant un usage très particulier et original de ce nouveau médium qu'est le multimédia à distance. Le GRAM (Groupe de recherche en art médiatique) de l'UQAM a présenté les premières réalisations de la mise en ligne de leur immense œuvre de référence, le *Dictionnaire des arts médiatiques*. Barbara ULRICH a fait le point sur le Projet Mercure, qui assurera une présence des artistes et des centres d'artistes québécois sur le Net. Ici, comme dans les conférences des activistes, on sentait une sorte d'euphorie quant aux possibilités qu'offre Internet comme agent de transformations et de regroupement pour introduire du nouveau.

Que ce soit dans le domaine des arts ou dans le domaine des activistes politiques et sociaux, il y a de réelles perspectives pour qu'Internet devienne une source de libération, qu'il devienne un des instruments capables de frayer un chemin alternatif pouvant changer le destin de cette humanité qui se dirige de plus en plus vers les conséquences d'un ordre socio-économique basé sur une multiplication d'excès. Tout cela dépendra du degré de résistance et d'intelligence des usagers éclairés, mais aussi des facteurs technologiques, de l'architecture des systèmes, et de l'élargissement de l'accès pour qu'Internet devienne vraiment global. C'est une énorme commande, quand on sait que la majorité des humains n'ont même pas accès au simple téléphone. Internet peut servir d'instrument pour faire entendre les voix de partout, pour faire bouger les choses de façon jamais soupçonnée auparavant, il peut servir la création et la diffusion artistique, il peut être un facteur de révolution perpétuelle et d'épatement continu, de surprise et de déterritorialisation. Mais tout cela, Internet l'est déjà, et il en est tout le contraire aussi, vaste océan de stupidité, de messages servant les intérêts de ces vastes corporations virtuelles qui se remplissent les poches tout en se désresponsabilisant complètement devant des questions sociales graves – avec les gouvernements de plus en plus incapables de gérer des politiques sociales et qui sont maintenant la proie de ce capital global et virtuel qui circule follement dans ce no man's land des réseaux. Est-ce qu'Internet est une concrétisation virtuelle de notre postmodernité où toutes les identités, tous les récits, toutes les différences se suivent dans une danse circulaire de l'équivalence ? Est-ce l'issue de cette impasse postmoderne, ou au contraire l'ultime mur contre lequel on pourra allègrement se cogner la tête ? •